

Le Bavard intéressant

Fabrice Ténembot



Fabrice Tenenbot

Le Bavard intéressant

© Fabrice Tenembot, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5620-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Au début du début, il y'a un petit ange pour ces nouveaux parents de statut, qui arrive au monde un dix-neuf Octobre à seize heures, dans l'un des plus prestigieux centres hospitaliers de la localité qui représente le grenier de cet espace géographique. Aussitôt, il est adoubé par son grand-père venu pour la circonstance, honorer la situation qui l'avait désormais lui-aussi officiellement instituée. Celui-ci reconnaît déjà en son petit-fils des caractères propres à sa lignée et s'en vante d'ailleurs au point d'en faire un petit chaud dans cet espace sanitaire, ce qui aurait sûrement été comme une bouffée d'oxygène pour le personnel médical, je présume... Dans l'euphorie de ces courts-longs instants festifs, le grand-père lança la phrase fétiche : Ça c'est moi ; avec le petit dans ses bras, tout en le dévorant d'un regard ardemment protecteur, qui trahissait le paroxysme de l'amour de la nouvelle relation grand-père – petit-fils et vice-versa. Chose qui ne tardera pas à arriver, car son nom sera attribué au petit et surtout toute la spiritualité qui va avec, dans ce genre de processus. C'est donc ainsi le processus de naissance du petit Tamo...

L'identité

Haha ! Un nom tout aussi bien évocateur dans cet espace géographique, car il se trouve dans presque tous les fascicules pour les premières classes de l'école maternelle et primaire. J'en souffre le martyr de porter ce nom, surtout que le personnage qui avait celui-ci dans ces manuels scolaires était plus ou moins candide. Mais c'est un héritage familial, je ne saurais passer aux travers, puisque c'est aussi mon identité. Celle-ci va d'ailleurs se renforcer chez moi quand j'irai chaque samedi dans mon village en compagnie de mes parents pour des travaux champêtres, car l'agriculture était la principale activité de la localité. Ceci ajouté aux relations humaines huilées par des élans de solidarité authentiques, de partage dans le respect, convivialité adossée à l'amour, mais aussi et surtout en parfaite harmonie avec la nature. Je me rappelle de m'être disputé avec un cousin qui y vivait parce que j'avais uriné sous un avocatier ; ce qui était inconcevable pour lui, car selon lui j'étais animé d'une mauvaise intention... D'ailleurs, c'est ce même cousin, qui avait environ six ans de moins que moi, qui me faisait me balader à travers le village et d'apprendre comment faire la chasse par exemple. Et à ce sujet, il m'expliquait exactement les différentes étapes pour capturer un gibier vif ou mort selon le cas, avec les techniques s'y afférentes, liées aux distances à considérer. Et il allait plus loin sur les réactions d'un oiseau avant sa mort et me citait toutes les parties de celui-ci en langue maternelle ; j'étais plus qu'étonné devant toutes ces connaissances expérimentales, mais surtout que j'avais expérimentées avec lui sur le terrain lors des parties de chasses. C'est exactement pendant une de celles-ci que nous arrivâmes dans un gigantesque espace, dictateur par la peur que son silence quelque part reposant renvoyait, beau par la grandeur de ses arbres et leurs feuillages formant comme une mosaïque, avec des maisonnettes faites en contrevents, eux-mêmes faits à base de moelles de bambous ; chaque maisonnette ayant des fenêtres circulaires et des grosses pierres, les unes peintes de couleurs jaunes et d'autres sans couleurs ; et je lui demandais en étant apeuré ce que représentait ce lieu et lui de me répondre : « C'est un lieu sacré ». Et là je me rendais compte de l'étroitesse de mon champ de connaissances. Tout avide de savoir, je lui demandais : C'est quoi un lieu sacré ? Cette fois ci mon cousin me passa un léger coup de savon et dans un langage soutenu en ce bel idiome, il me dit :

— Cousin il faut régulièrement venir au village !

— Oui frère je pense que tu as raison, je répondis.

— Que fais-tu Mumetè ?

— C'est quoi Mumetè ?

— C'est dimanche dans votre Calendrier me dit-il d'un air moqueur.

— Et moi je lui demandais tout naïvement : A-t-on un calendrier ?

— Bien sûr ! Notre calendrier à 8 jours par semaine, l'autre calendrier avec dimanche là, c'est pour les blancs.

— Et moi d'un ton d'interlocuteur battu à plate couture à l'argumentaire, je répondis : Ok. En fait, tu n'as toujours pas répondu à ma question !

— Ah oui ! Tu sais un lieu sacré, c'est exactement comme pour les gens de la ville et mêmes d'autres ici au village, l'endroit où beaucoup vont pour prier Dieu. À la seule différence que c'est lié à leur nombril ! En tout cas c'est fini avec la chasse pour aujourd'hui, me dit-il. Pourtant je voulais, face à cette situation rester avec lui pour mieux m'imprégner de ce que je maîtrisais le moins : Ma culture. Mais il devait effectuer une commission pour ma tante, sa mère.

Alors là je me séparais de lui pour retrouver mes parents que j'avais quittés, il y'avait presque trois heures et qui ne s'inquiétaient pas du tout. Et moi je leur demandais s'ils n'avaient pas peur que quelque chose m'arrive ?

— Non petit Tamo, rétorquait mon père ; ici au village, tu es comme à la maison.

— Et moi : Mais papa on ne sait jamais, un bandit peut vouloir m'agresser !

— Mon père : Oui c'est vrai ; s'il le fait il sera puni par la chefferie.

— Chefferie ? Qu'est-ce que c'est ? Il n'y a pas de prison ici ?

— La chefferie c'est l'institution qui dirige le village et elle a à sa tête un chef ;

tu sais fiston, les ancêtres ne jugeaient pas utile de jeter les fauteurs de trouble en prison. En lieu et place de celle-ci, il y'a des sanctions et jusqu'ici ça fonctionne bien, car ils pensaient que le karma se charge du reste.

— C'est quoi le karma papa ?

— C'est le gain que la nature te réserve quand tu causes un tort à quelqu'un.

Et là approchait le crépuscule, il était temps de retourner à la maison. On devait parcourir une longue distance pour atteindre la gare de taxi et chemin faisant, nous rencontrâmes un homme pour le moins âgé, que papa salua avec beaucoup de révérences et il me demanda de le saluer aussi, ce que je fis bien évidemment. Qui est ce monsieur à la démarche cassée que tu as salué avec tant d'honneurs papa ? Demandais-je.

— C'est un grand gardien de la tradition, on les appelle notables.

— Et comment les reconnaît-on ? Ils se baladent et arrêtent ceux qui ne respectent pas la tradition ?

— Je t'ai parlé de la chefferie aujourd'hui et qu'elle est dirigée par un chef ; Alors ceux qui sont autour du chef et qui l'accompagnent dans la conception, le traitement et la réalisation de ses différentes missions dans respect absolu de la tradition, ce sont ces notables. C'est en ce sens qu'ils sont gardien de la tradition, car ils veillent scrupuleusement à ce que les traditions ne soient transgressées et contribuent à prévenir la chefferie sur les actions futures du village. En fait, on les reconnaît par leurs accoutrements et leur chapeau indique le plus souvent leur rang de notabilité, car il existe plusieurs catégories de notables ; les 9 qui sont plus proches du chef et chacun d'eux symbolise une force particulière ; il existe des simples notables et ceux à titre honorifique comme les élites du village. C'est-à-dire un enfant qui vante les valeurs du village à l'extérieur de celui-ci ou qui fait briller son image dans le domaine dans lequel il exerce. Te rappelles-tu de la concession, qui est située à côté de la boutique où nous avons acheté du vin de palme ce matin en allant au champ ?

— Oui celle avec un toit pyramidal et trois étoiles au-dessus.

— Exactement Tamo. C'est la maison de ce notable que nous venons de rencontrer ; il s'appelle papa Tasso. Mais pour appeler un notable, on met

toujours « mbo » devant son nom en signe de respect.

— Donc je peux dire mbo papa Tasso ?

— Mon père amusé me dit : Pour les enfants papa suffit.

— Papa je voulais te poser une autre question : pourquoi le toit de la maison de papa Tasso est comme ça ?

— Tu ne t'appelles pas Tamo pour rien, car ton nom veut dire en traduction littérale en français grand fouineur, dit papa en souriant, avant de continuer ainsi : La façon de penser de notre peuple a aussi un rapport avec la construction de nos cases. C'est en réalité un héritage que nous transportons avec nous depuis l'Égypte ancienne, tu vois. Un toit en pyramide symbolise la puissance. Pour les étoiles c'est le nombre qui doit t'intéresser, le chiffre 3, tout comme 9 chez les notables tout à l'heure. Mais je t'expliquerai ça quand tu seras grand.

— Papa pourquoi 3 et 9 ?

— Tamo je t'ai dit que ça suffisait pour aujourd'hui. Tu ne peux pas tout apprendre en un jour.

C'était ainsi la fin de la conversation avec papa et là nous étions déjà à la gare de taxi et par coup de chance, on a rapidement trouvé un vide ; là nous avons occupé les trois places à l'arrière de ce véhicule de marque japonaise, aux pneus un peu usés, avec une peinture totalement à refaire, avec des sièges, dont la mousse fuyait le métal qui constituait leur socle. Le tout petit véhicule au ronflement d'un gros engin recevait finalement à son bord son quatrième passager, assis à l'avant de celui-ci. Le contact entre le siège et son postérieure souleva une vague de poussière qui salua nos narines à l'arrière ; le temps pour nous d'essayer de se les boucher, c'est son grand sourire qui coinça nos regards retissants, accompagné d'une salutation remarquablement articulée en langue maternelle : On aurait dit une provocation ! Et là mes parents répondirent poliment et lui de me dire : Comment vas-tu brave petit homme ? Où est ta machette ?

Puisque la machette était l'outil de travail qui faisait appel à la virilité relative à la débauche d'énergie dans les travaux champêtres ; c'est alors que je lui dis que je me portais bien et que ma machette se trouvait dans mon sac à l'arrière du véhicule. Celui-ci étant « plein », alors nous nous mimes en chemin. Le temps pour moi de bien observer et de me rendre compte que la portière du chauffeur

ne se fermait plus normalement et il avait créé un adaptateur très sophistiqué, une barre de fer pliée en forme de U et ce qui était drôle, était que ça marchait. Ma science d'observation changeait de cible et se dirigeait vers la main du conducteur, tellement engagé dans les commentaires de l'actualité politique, puisque ce qui était incroyable, était que la radio y fonctionnait quand même. En réalité, la paume de main du conducteur sur le levier de vitesse me faisait constater que mon doigt était le quart du sien et alors je m'imaginais quelque chose qui m'a poussé à éclater de rire. Mon éclat de rire tombait en pic avec une blague que le même conducteur avait lancé, donc du coup tout le monde a cru que je réagissais à sa blague. Oh que non, j'imaginais en réalité sa grosse paume de main en train de donner une gifle au monsieur assis à l'avant avec lui... Nous arrivâmes donc à notre destination et c'est là que ma maman me rappelait que je devais lui rendre un service :

— Tamo, mon beau père, le dit-elle d'un ton affectif.

— Oui maman.

— Demain tu dois aller donner mon argent de cotisation au siège de notre réunion.

— Oui maman.

C'était une tradition chez nous, d'être adhérent d'une association, le plus souvent communautaire, dans laquelle l'esprit de rassemblement était guidé non seulement par des intérêts socioculturels, mais aussi et surtout par ceux économiques. C'était en réalité un espace de communion dans lequel les liens étaient resserrés par les tontines, une sorte de banque communautaire où tout fonctionnait sur la base de la confiance.

Le lendemain matin à 9h30, je me mis en route en direction du siège de la réunion de ma mère, une association des femmes de mon village dans laquelle elle était secrétaire. Une fois là-bas, je me plaçais juste à la porte et une adhérente se dirigeait vers moi pour récupérer les frais de cotisations, puisqu'ayant parlé au préalable au téléphone avec maman :

— Comment vas-tu tè ngnè ? Me demanda-t-elle.

Tè ngnè était un éloge avec pour traduction littérale le père de quelqu'un. Il en existait plusieurs types et genres. Ceux-ci indiquaient en réalité une marque d'affection, de respect et d'honneur.

— Je me porte bien maman, je répondis. Et ensuite j'enchainais, maman m'a demandé... Elle m'arrêta en me disant qu'elle le savait et à moi de lui remettre l'enveloppe. Sans regimber, je la lui filais et elle me donna une pièce pour m'acheter des bonbons ; je lui dis merci et au revoir, mais je ne rentrais pas directement à la maison. Là, je fis un détour par chez mon grand-père, car il vivait dans les environs. Celui-ci, un couturier au talent incomparable, d'une élégance hors pair que même ma jeunesse jalousait, était un sage de la communauté et aussi gardien de la tradition comme papa Tasso du village. De plus, il était dans le cercle fermé des instances de décisions et aussi dans les sociétés secrètes des 9 notables. C'était un personnage très authentique, influent par sa simplicité et par la pertinence de ses messages, même si je ne comprenais pas toujours tout, parce qu'il était trop rationnel, c'est-à-dire trop scientifique et philosophique et tout ceci en ma langue maternelle. Bref c'était mon idole, car je voyais en lui cette pertinence scientifique originelle et originale. En fait, les sources d'éloges ne sauraient tarir à l'endroit de ce vaillant monsieur. Alors comme je disais avant que le coq ne chante, j'arrivais chez mon grand-père qui m'accueillait toujours de la manière suivante :

— Sùg pepong kuig'a !

Comme pour dire bienvenu homonyme, car je portais le même nom que lui. Et moi tout joyeux je tombais dans ses bras et il me disait : « Viens on va à l'intérieur ». L'intérieur ici était ce grand salon d'accueil, avec des murs peints en couleurs traditionnelles d'un côté, composées de blanc, bleu ciel et noir, accompagnées des dessins de figures géométriques, d'espaces naturels ; et en blanc complètement de l'autre et surtout décorés par des masques presque parlant par leur forme, des peaux d'animaux, à l'instar de la panthère, la vipère, les carapaces de tortues qui servaient aussi de cendrier, car mon grand-père fumait du tabac cultivé le plus souvent au village ou qu'il achetait le jour du marché. En effet, ce salon au parfum à la volupté particulière ne me laissait pas le choix d'avoir d'autres sentiments que des sensations d'extase, car les meubles faits en bambous de rotin et recouvert de vernis, dont la lueur laissait rayonner leurs splendeurs et authenticités artisanales, accueillait mon fessier dans mouvement de descente au ralenti, de telle sorte que le choc était mou. Et là, mon regard tourné vers le sol me donnait également l'occasion d'apprécier sa propreté, car il était cimenté et surtout de couleur verte. Le temps pour moi d'achever mes minutes de contemplation, mon grand-père, allongé sur le long fauteuil, avec un menton toujours bien rasé, ce qu'il faisait d'ailleurs chaque